

## VOYAGE EN TUNISIE

### En l'an III de la révolution

Francis Pornon

Dans la chaleur de la nuit et les embrassades d'amis basanés, j'ai bien traversé le « Grand-fleuve ». Qu'est-ce qui m'attire à voyager une fois de plus au Maghreb ? On a tant parlé de la Tunisie depuis qu'elle a dégagé son dictateur, et on règle si vite son sort actuel en stigmatisant le danger terroriste ! Fallait-il vraiment venir, après les récents attentats et les réserves du Quai d'Orsay ? Depuis longtemps, je ne crois pas que les gens de l'autre côté soient plus mauvais que nous. Pourquoi les humains des deux rives de la Méditerranée n'auraient-ils pas d'affinités aujourd'hui ? Me voici donc ici pour un stage-circuit d'une association d'ateliers philo solidaires\* avec la participation et l'aide de partenaires tunisiens.

La place du Gouvernement bout des moineaux massés dans les ficus. Près de voitures de police, des hommes en uniforme bleu marine et en armes gardent les ministères. Sur une vague de bougainvilliers mauves descend d'un minaret le dernier appel à la prière. Ma valise cahote dans les venelles de la Médina entre passants et détritrus. Sous une arcade, devant un grand portail de bois, on sonne pour pénétrer dans l'antichambre d'une maison mauresque. C'est l'auberge de jeunesse où les pièces donnent sur un vaste patio couronné d'une verrière et entouré d'un luxuriant jasmin. S'étale une multitude de plats colorés et épicés, de gâteaux orientaux et de fruits méditerranéens. À quoi s'ajoute le vin, cadeau d'un ami. Du capiteux *Magon*, nom d'un agronome carthaginois (2è ou 3è siècle avant Jésus-Christ). On se présente. Du beau monde chez les autochtones : universitaires et enseignants, militants syndicaux et associatifs, femmes solidaires... Toutes et tous trempés par les événements. « *On a passé l'été à manifester au lieu d'aller à la plage !* » lance l'une d'entre eux. Nous voici déjà plongés dans l'Histoire, contemporaine et passée, omniprésente en Tunisie.

Le matin, c'est l'obligée visite du musée du Bardo, gardé par deux autos-mitrailleuses. Les Tunisiens sont jaloux de leur histoire qu'ils n'ont pas occultée et défendent bec et ongles. Mosaïques romaines, baptistères chrétiens, plafonds italiens, vestiges préhistoriques, puniques et numides... voisinent avec le passé islamique. Mais l'après-midi, le présent nous assaille. Au centre culturel Ibn Rachiq (centre ville), voici Habib Kazdaghli, moustache et cheveux blancs, flanqué d'un garde du corps. Le doyen de l'université littéraire de la *Manouba* est protégé depuis une agression de *salafistes*\*\* car il refuse d'autoriser le port du *Niqab* (voile intégral). Il évoque l'étape politique actuelle : que faire après la toute récente interruption du « dialogue national » entamé par les partis sur proposition du « Quartet »\*\*\* ? En bon historien, il pense que la pression de la rue pourrait être décisive. Dans l'assistance, des amis (nulle publicité ne fut faite par mesure de prudence), dont une personne que l'on me présente. La dame est animatrice d'une « *association d'édification de la citoyenneté* ». Elle pratique un cinéclub dans la ville de Menzel-Bourguiba au Nord et aussi un café-citoyen dans cette cité de tradition ouvrière sidérurgique.

Le lendemain, à la Une du journal *La Presse*, voici la caricature de deux personnages : « – *Pénurie de farine. – Normal, depuis qu'ils nous roulent dans la farine !* » Et un sondage d'opinion assure que, contrairement aux gouvernants, la presse écrite et orale rencontre la confiance populaire. Des drapeaux rouges tunisiens jalonnent le trajet. On me conte que cette multiplication de fruits de la révolution a lieu depuis qu'une jeune fille a remis en place le drapeau national sur le toit de sa faculté où un *salafiste* voulait implanter la bannière noire. Puis, place aux grands eucalyptus odorants du centre de formation d'enseignants où nous rencontrons des profs et apprentis-professeurs de lettres et de philosophie. La

plupart se montrent passionnés par la méthode « démocratique » du débat pédagogique qu'ils semblent découvrir. Le soir, c'est un poète joueur de luth qui vient nous moduler des textes classiques et d'autres militants, malheureusement non traduits. L'affrontement est aussi, surtout peut-être, culturel.

Départ en excursion vers le Nord en bus. Place du Bardo, des amis qui nous accompagnent racontent qu'après l'assassinat du 25 juillet dernier<sup>1</sup>, les manifestants ont campé dans la convivialité, en grand nombre de citoyens (jusqu'à 500 000) venus de tout le pays revendiquer la dissolution de l'ANC (assemblée à majorité islamiste) et le départ du gouvernement. Un programme culturel accompagnait les revendications politiques et, les soirs de Ramadan, on apportait des victuailles à partager. Voici les forts de Ghar el Melh, massives bâtisses de briques, successivement phéniciennes, romaines et ottomanes, puis baigne français et enfin prison pour des putschistes contre Bourguiba. Toujours l'Histoire. Je cède à un frisson dans le cachot obscur, en mémoire de ceux qui passèrent cinq ans enchaînés sur le sol. Une controverse éclate entre Tunisiens à propos du despote éclairé, à la fois dictateur sans pitié et soutien de l'émancipation féminine, de l'éducation, la culture, la laïcité... Ils disputent souvent, même entre membres d'un même mouvement. Pour certains la rupture du « dialogue national » est un échec. Pour d'autres, une étape à franchir...

Au cours d'un arrêt à une plage sauvage, un policier apparaît soudain, semblant sortir du néant pour s'informer de nos activités. Au restaurant, je fais face à une jeune femme, membre de l'ABC (association Bizerte cinéma). Ils vont projeter le soir le film *Oujda*, d'une réalisatrice saoudienne. Encore le cinéma qui est décidément résistance culturelle ici. Sous Ben Ali, la police tentait d'y faire obstacle. Puis les salles ont fermé et, après la Révolution, des partisans d'*Ennahda* ont menacé au ciné-club. Ce qui n'empêche ABC de réaliser ses rencontres cinématographiques annuelles de Bizerte début juillet dans un fort espagnol. Son trésorier souligne qu'ils cherchent à récupérer un bon écran simple et des fauteuils confortables.

Le lendemain, une universitaire parmi les âmes de ce voyage solidaire, introduit un atelier sur les femmes. Elle rappelle que dès l'indépendance les Tunisiennes ont bénéficié du « statut personnel », très avancé : non seulement l'abolition de la polygamie et de la répudiation, mais encore d'autres droits dont celui de vote, puis le droit à l'avortement. Reste à tout faire bien passer dans la pratique... Une femme du groupe me confie en a parte que son mari ne fait rien pour la famille. « *Les hommes ont tout donné aux femmes... les responsabilités, en tout cas !* » Un séminaire a exigé que les droits des femmes soient inscrits dans la nouvelle constitution. Mais des prédicateurs viennent du Moyen-Orient, on voit de plus en plus de foulards et quelques *niqabs*. Sans parler de jeunes filles parties en Syrie afin d'assurer le repos des guerriers ! Dans la discussion, mon voisin de chambrée, un Algérien pratiquant ses cinq prières, intervient en déplorant un « *usage abusif de la religion pour semer le chaos et laisser place à des régimes contre-révolutionnaires* ».

J'ai rendez-vous avec une jeune cinéaste. Je traverse la Médina en tâchant de slalomer parmi la foule dans les venelles, devant mille échoppes, sous les arches, couverts, colonnes, balcons andalous et *moucharabiehs*, contournant les étals qui avancent sur l'étroit passage. Devant l'arche de la Porte de France, deux trios de gendarmes en armes (dont une femme) affichent une sécurité au moins de façade. La jeune fille s'installe sans façon à mes côtés à la terrasse d'un café, exposée aux regards masculins en

---

<sup>1</sup>Mohamed Brahmi, député du front populaire, est assassiné le 25 juillet, jour où les Tunisiens commémorent la fête de la République. C'est le quatrième assassinat politique de la Tunisie, sous le gouvernement Ennahda. La fête tourne au deuil national.

pleine place publique. Le cinéma est en perdition ! Elle me désigne une devanture transformée en marchand de meubles. En trente ans, le nombre de salles est passé de 114 à 10 ! Un proche des islamistes vient d'être nommé à la tête du centre national du cinéma. Mais pétitions et actions sont multipliées par diverses associations dont ATAC (association tunisienne d'action pour le cinéma). Il s'agit de résister à l'implantation des *salafistes* par le développement de la citoyenneté. « *On débarque dans un village au son du tambour pour jouer une scène et projeter un film suivi d'un débat, avec un gros succès populaire.* » Un ami me confirmera que des militants ont décidé de se consacrer au développement culturel et citoyen pour faire face à la situation.

Nous partons en bus à l'aurore pour le Sud. Halte à Kairouan où, devant les tombes blanches d'un cimetière ancien, nous admirons de dehors le dôme de la mosquée. Discrètement car les *salafistes* avaient tenté d'investir les lieux pour en faire leur sanctuaire. Les forces de police mirent la ville en état de siège pour les déloger. Paradoxe de la situation : le gouvernement *Ennahda* n'a pas voulu être débordé. Puis, étape à Sidi Bouzid, avec émotion devant le monument naïf déglingué du petit vendeur de plein vent Mohamed Bouazizi, l'immolé qui a déclenché les événements. Son portrait géant couvre la façade de la mairie. On nous a recommandé la discrétion car il y a eu de récents incidents pas loin d'ici. Soudain, une voiture nous suit. Ce sont des policiers en civil qui nous ont repérés et veulent nous protéger. Des hommes en tenues élimées et chaussures éculées siègent aux terrasses. La ville est peuplée de chômeurs. Ceux qui ont lancé la révolution n'en profitent pas. Des étrangers achètent les excellentes terres voisines. De rares femmes filent, emmitouflées dans leur foulard noir. Nous reprenons la route. Peu à peu, les cohortes d'oliviers se raréfient et les monts voisins virent à l'ocre. Des grappes multicolores défilent. Ce sont des bidons plastiques, vente clandestine au grand jour de carburant importé d'Algérie en contrebande.

Enfin, dans une steppe qui nous paraît le désert, serpente le fleuve vert d'une oasis. Nous entrons dans Gafsa, ville poussiéreuse aux immeubles bas évoquant une cité du far west. Nous y sommes attendus à l'Institut des langues pour des ateliers. Tous nous saluent et nous observent. Des filles déambulent entre bâtiments et tamaris, la plupart en foulards, quelques-unes en casquettes. Une autre, en *niqab* et gants noirs, passe sous un soleil déjà lourd. À la fin d'un exercice, certaines déclarent qu'elles ont pris la parole pour la première fois de leur vie. J'aborde un garçon qui, à 24 ans, est chômeur après ses trois ans après bac ici. Sans illusion car sa sœur attendit sept ans avant de trouver un emploi. Sa famille vit à neuf sur le salaire du père. C'est que Gafsa et sa région, riche secteur minier et berceau des luttes syndicales, a le plus fort taux de chômage. Le ciel jaune du vent du Sud pique aux yeux. Je vais acheter un foulard au marché du coin. Visite de la médina. La piscine romaine est à sec. Depuis les années 90 les nouveaux procédés de lavage du phosphate ont tari la nappe phréatique. La palmeraie souffre de la pénurie de l'eau ainsi que des constructions. Des façades et portails portent l'étoile de David, marque des artisans et habitants juifs autochtones. Ils vivaient côte à côte des Musulmans jusqu'à la Guerre des six jours en 1967. L'Histoire, encore. La Maison du Bey, devenue centre culturel, abrite une bibliothèque gratuite, non fréquentée. « *La lecture est décédée en Tunisie !* » dit notre guide. Celle de classiques français en tout cas.

Le soir, rencontre avec des syndicalistes. À l'écoute de l'histoire syndicale nationale dont hérite le syndicat UGTT je comprends la particularité tunisienne qui tient à la puissance de ce mouvement que la presse française ignore. « *Si l'UGTT n'existait pas, il n'y aurait pas de révolution réussie et le pays serait dominé par la vague d'intégrisme et l'intervention étrangère.* » Ce syndicat est le garant et la force principale de la résistance à *Ennahda*. Il fut un moteur pour dégager Ben Ali. Un des amis tunisiens

m'informe que la stratégie début 2011 fut en grèves concentriques partant d'ici jusqu'à la capitale. En 2008, la crise dans ce bassin minier était le début de la révolution. La combativité des ouvriers est épaulée par les familles. Toutes les catégories d'âge prirent la rue pendant six mois. Je me souviens avoir lu dans la presse à cette époque une relation de la région en état de siège policier. Et je me prends à observer les trois militants qui nous font face. L'historien posé, l'ancien combattant et l'ex mineur. Ils restent frémissants mais tranquilles, avec tout ce qu'ils portent de passé, victoires et aussi arrestations, emprisonnement, tortures... et encore d'avenir avec le poids de l'UGTT dans la situation. Ce n'est qu'en sortant parmi les faux remparts que m'apparaît le surréalisme de cette rencontre dans un restaurant de style néo-mauresque très kitch.

Le lendemain nous faisons route très tôt vers Tozeur et Nefta, près de l'Algérie. Passage à Metlaoui, la ville des mineurs où l'on nous dit que se côtoient bédouins, Algériens, Tripolitains et Tunisiens. Ensuite, c'est le plateau rocailleux où rien ne pousse. Dans un vallon, décor lunaire, un tapis roulant transporte le minerai de phosphate vers le train qui le convoiera vers les zones de traitement. Désert empoisonné près de cités polluées et en chômage. « *Le phosphate est pour nous à la fois une bénédiction et une malédiction* », nous a-t-on déjà dit. La société nationale exploitante aura oublié la région... Puis, aux montagnes de déchets succède le désert. À gauche s'étend un semblant de mer où le bleu du ciel et le blanc du rivage se confondent dans une zone indistincte. Un mirage ! C'est le vaste chott El Jerid. La radio parle d'une opération de gendarmerie contre des terroristes de l'autre côté, à Kébili, située à une centaine de kilomètres. Après ce paysage brûlé, voici enfin de la verdure, la vaste palmeraie de Tozeur. Ici l'industrie touristique sommeille après avoir développé hôtels, golf et aéroport... en puisant dans la nappe profonde (fossile). Déjeuner berbère à quelques encablures de l'Algérie dans l'oasis de Nefta. Puis arrêt dans un sanctuaire. Le visage du poète national Chebbi est fixé en bas-reliefs à même la colline, un aigle géant, symbole de l'énergie nationale dans les vers de l'auteur, se déploie tandis que des stèles égrènent des bribes en arabe et en français. Le texte « *La volonté de vivre* » fut l'emblème de la révolution. Mais le monument se décrépit déjà alors qu'il n'était pas tout à fait achevé.

Le jour suivant, retour à l'Institut des langues de Gafsa. Ici, nous sommes toujours l'attraction, avec nos ateliers philo où viennent préférentiellement les filles qui maîtrisent mieux la langue que les garçons. D'ailleurs les universités comptent davantage de filles. À la sortie un groupe propose sa publicité dans une campagne pour la « Journée de la tolérance » que mènent diverses associations. Encore dans le mouvement pour développer la citoyenneté. Au patio du restaurant, un animateur que j'ai contacté arrive flanqué de trois personnes. L'un d'eux est poète, il va participer à la journée de la tolérance en slameur. Deux jeunes aussi, qui se répandent en acerbes critiques de la situation. L'un fut exclu du lycée en 2011 par le directeur membre du RCD (parti unique de Ben Ali) et n'a pas pu reprendre ses études. Ces jeunes se disent créatifs et ambitieux. Mais leur projet musical ne rencontre aucune aide. La salle de cinéma privée est remplacée par le grand magasin Carrefour. L'animateur est membre du club de Gafsa de la fédération des cinéastes amateurs. Encore le cinéma, mais avec des moyens dérisoires. Le plus jeune assomme l'entretien : « *Ici, les jeunes, nous sommes morts !* » Ces morts préparent pourtant cette Journée de la tolérance.

Nouveau départ matinal. Encore plus de 500 km à parcourir dans le bus généreusement prêté par le doyen de la Manouba mais dont le confort va être fatal à mon dos. En remontant vers le Nord-Est, des panneaux dressés ici et là, à l'entrée des agglomérations, signalent la Journée de la tolérance. On traverse des patelins aux petits marchés sauvages et aux pauvres échoppes sombres où des hommes dépenaillés s'occupent d'objets hétéroclites. Quelques barrages de flics, bien sûr, qui laissent passer le bus de

l'université. Arrêt à Hammamet. Tour des installations touristiques périphériques : établissements fermés, quartiers déserts... Les Français ne viennent plus ! Et l'industrie hôtelière est indispensable au pays. Au centre, près du fort et de la plage, de rares cars de nordiques. On déjeune bien, de bon poisson pour une somme très modique. Les séjours sont très bon marché maintenant et il fait encore très tiède ici.

« *Envoyez-nous beaucoup de touristes, nous les recevront très bien !* » nous lance une amie tunisienne. Surprise, des jeunes nous accostent en dansant et en chantant. Ce sont des étudiants de licence de l'institut des Beaux-arts de Gafsa en voyage. Minutes étonnantes où nos sexagénaires français dansent avec les tout jeunes Tunisiens en chantant dans une heureuse cacophonie parmi les foulards bigarrés des jeunes filles !

Parvenus à l'extrémité du Cap Bon, à El Haouaria, nous posons nos valises dans un hôtel à piscine et cabanons. Des orages ont détrempé les chambres et nous marchons dans l'eau. Mais le repas, soupe de poisson et espadon arrosé d'un délicieux vin blanc local, un muscat sec de Kélibia offert par l'ami de la Ligue tunisienne de l'enseignement, est présage d'un sommeil réparateur. La conversation déplore des jeunes diplômés au chômage, médecins, architectes, linguistes... avant un retour à l'optimisme quand une amie évoque son neveu de Bizerte qui, par internet, a trouvé des boulots d'informatique en France, à Abou Dhabi, au Liban... Tandis que l'originnaire de Gafsa évoque son trajet jusqu'à l'université de Tunis depuis la petite fille pauvre en région déshéritée. Grâce à l'école primaire où, tablier, chaussures, vêtements, goûter et cantine étaient offerts par l'État qui consacrait sous Bourguiba un tiers du budget national à l'éducation. Au matin, j'anime un atelier philo sur le thème du bonheur... dans un groupe installé en plein soleil matinal. Au-dessus du golfe et en vue d'une île aux oiseaux protégés, une jolie poétesse de Sousse nous fait la surprise de venir se joindre à nous. Retour vers Tunis, visions fugitives de minarets éclairés de néons, grandes fresques militantes, drapeaux... « *Ce que nous vivons est formidable !* » conclut un Tunisien.

À l'aéroport, j'ai l'étrange impression de laisser des frangins en les Tunisiens venus nous coucouner encore, avec gâteaux et embrassades. Je n'ai pas eu le loisir de rencontrer des islamistes fanatiques. Les rares filles en *niqab* sont évidemment hors d'atteinte. On a bien vu quelques hommes portant une tenue traditionnelle mais ils semblent venus d'ailleurs, passant discrètement dans la rue devant la foule des hommes vêtus plus ou moins « à l'européenne ». Confirmation que les *salafistes* sont téléguidés du Moyen-Orient ? Saurais-je bien écrire la découverte d'une Tunisie étrangère à la vision qu'on en a de France ? Combien de voyages faudrait-il pour que les Français sachent que se joue là une partie pour la démocratie et la culture méditerranéenne ?

\*ARP-Philo (association de recherche pédagogique et philosophique).

\*\* *salafistes* : Mouvement intégriste international refusant la démocratie, prenant les islamistes légalistes sur leur droite en prônant le *Jihad* (guerre sainte), contrairement à l'islam magrébin pacifique et respectueux.

\*\*\*« Quartet » = UGTT (syndicat de travailleurs) + UTICA (Union Tunisienne de l'Industrie, du Commerce et de l'Artisanat) + l'ordre des avocats + Ligue tunisienne des droits de l'homme. Le « dialogue national » consiste en la recherche d'un accord sur une nouvelle personnalité de chef d'un gouvernement de technocrates avec démission programmée du gouvernement *Ennahda* (islamistes) de Larayed.